

Quelques particularités linguistiques¹ dans l'œuvre de Belaïd Ait-Ali

Allaoua RABEHI
Univ. A. Mira Bejaia

Agzul

Deg tezrawt-agi, ad eerdey ad seldey kra tulimisin n tutlayt yessexdem Belaid At-Éli deg udris-is *Lwali n udrar*. Mebla ma muqqley yer udem aseklan d wudem amsyanib, ad eerdey ad d-sekney

lewşayef n tutlayt n umaru-agi.

Abstract

I propose to examine in this text some particularities of a linguistic nature, noted here and there in the work of Belaid, in *Lwali n udrar* in particular. Beyond the literary and / or stylistic considerations, I will content myself with describing certain linguistic facts.

Je me propose d'examiner dans le présent texte quelques particularités d'ordre linguistique, relevées çà et là dans l'œuvre de Belaïd, dans *Lwali n udrar* notamment. Par-delà les considérations d'ordre littéraire et/ou stylistique et loin d'envisager l'hypothèse d'un éventuel écart par rapport à une norme supposée, je me contenterai de décrire certains faits linguistiques dont la présence dans une œuvre aussi monumentale que *Les cahiers de Belaïd*, œuvre d'un précurseur, peut

- être significative d'un état de langue à une époque donnée (soit les années 1940) et dans une région donnée, et donc relever d'une oralité reprise et assumée pleinement,
- ou être l'indicateur d'une certaine dose de style personnel.

Bien entendu, il ne s'agit pas ici de faire une critique avec un relevé d'un éventuel style « innovant » truffé de calques dus à l'influence de

¹ On pourrait tout à fait réfléchir à l'exploitation des proverbes et à leur détournement comme c'est le cas dans *yufa umger titar-is*(p. 39) « Qui se ressemble s'assemble. » employé pour une idée de complémentarité.

langues censées être des langues de travail de ceux qui écrivent, comme en fait état Dahbia Abrous (1991 : 175-186). Au contraire, comme le souligne Amar Ameziane dans la préface à *Lwali n udrar*², il s'agit de décrire des faits linguistiques d'une œuvre écrite dans une langue authentique.

L'objectif ici n'est pas d'effectuer une recherche fondamentale ; et, loin de pouvoir, loin de vouloir me payer ce luxe, j'inscris volontiers cette modeste recherche dans le cadre de la recherche appliquée. L'idée maîtresse est la promotion et l'élévation de notre langue à un niveau d'expression digne d'une langue qui aspire au statut de langue véhiculaire, de langue d'enseignement ; un niveau d'expression digne d'une langue qui évolue du statut de langue enseignée, objet d'étude, vers celui de langue d'enseignement, fonctionnelle et formelle. Œuvrer à cet objectif passe par l'élaboration de terminologies nécessaires à la couverture de domaines de plus en plus essentiels, mais aussi par la recherche et la mise en valeur de structures syntaxiques à même de relever le défi d'une expression claire, suffisamment étayée, qui prenne en charge toutes les relations syntaxiques³.

En parfait militant de l'autonomisation de la langue amazighe, j'ai toujours soutenu la tendance à la création lexicale pour faire face au déficit terminologique, pour peu que cette création soit fondée sur les procédés attestés dans la langue réelle ; et autant je continue d'encourager la création lexicale, autant je m'oppose résolument à l'importation en vrac de structures syntaxiques, qui sont non seulement inutiles mais surtout perturbent profondément le système⁴.

Je ne dispose pas de données précises sur le parler du village d'Azrou, village natal de Belaïd, mais ses différences avec le parler des At Mangellat, par exemple, relèveraient-elles de ce niveau. Belaïd écrit-il comme il parle ? A-t-il le même parler que celui de son village natal ? A-t-il un style propre à lui ? On sait comment Belaïd innove sur d'autres plans, comme la narration, le détournement des contes, l'énonciation, etc. mais dans quel but se distinguerait-il à un niveau de la structure linguistique, la

²Beleid At Eli, *Lwali n udrar (ungal amezwaru s tmaziyt)*, Tira Editions, 2012.

³ Comme est nécessaire la recherche en lexico-sémantique de manière à aboutir à une expression qui prenne en charge l'ensemble des relations sémantiques, qui s'avèrent cruciales dans la traduction littéraire, notamment dans les aspects relatifs à l'interculturalité.

⁴ C'est dans cette optique que j'ai présenté une communication sur les problèmes d'expression dans la langue amazighe des médias en Algérie (séminaire formation journalistes d'expression amazighes, HCA, Alger, 1, 2, 3 septembre 2015)

morphosyntaxe ? S'il s'agit bien d'une innovation, quelles en sont les visées ? Ce sont autant de questions auxquelles nous tenterons d'apporter des éléments de réponse à mesure que nous traiterons des différents faits syntaxiques objet du présent travail.

Ces faits, qui sont omniprésents dans l'œuvre, sont les suivants :

- le support de détermination *i* dans la relative primaire et non-primaire,
- l'aoriste sans la modalité *ad*,
- l'usage des prépositions *deg* et *seg*,
- l'énoncé à deux subordonnants *γas ... lakin ...*,

ainsi que d'autres faits dont nous pensons qu'ils sont plus ou moins marginaux et dont il sera question vers la fin de ce travail⁵.

Le support de détermination et la relative

Primaire ou non-primaire, la relative est omniprésente, comme dans n'importe quelle œuvre mais -si toutefois les diverses translittérations, dont l'œuvre a fait l'objet en vue de la publication, sont fidèles au texte originales caractéristiques ici sont :

- a. l'exclusivité du « *i* » au détriment du « *ay* »,
- b. l'encadrement par le « *i* » de part et d'autre de la préposition qui entre dans la composition du relatif,

⁵Lors du débat, un collègue m'a fait part de l'existence dans l'œuvre de Belaïd Ait-Ali d'un fait linguistique digne d'être relevé, celui du subordonnant *d akken*, une sorte de succédané de subordonnant synonyme de *belli* et tout aussi inutile que celui-ci, supposé équivalent du subordonnant par excellence *que* dans *Je vois QU'il arrive*. Si on relève en effet ce subordonnant dans les écrits contemporains, les occurrences de cette forme dans *Lwali n udrar* n'ont pas la valeur qu'on lui connaît habituellement (calque syntaxique du français *que* et de l'arabe *bi'anna*). Ainsi que le montrent les exemples suivants, la valeur de *d akken* est tout autre :

Ziy, d akken tt-cukkey... « finalement, c'est comme je l'ai soupçonné. » (p. 14) ;

Tura mi eeddanwussan, « Maintenant que les jours ont passé,

D akken llan lhan : Tant ils furent beaux :

A wi yufan am wass-agi Puissent-ils être comme aujourd'hui. » (p. 13)

Car, comme le note Chaker (1996 : 85-87), le tour syntaxique de ce type se passe de subordonnant et relève de la 'parataxe' (subordination sans marque) et beaucoup d'exemples, qu'on peut relever dans l'œuvre, comme *zriy ad t-id-yehdu...* (p. 14), le montrent suffisamment. D'ailleurs, ce fait, comme l'usage de l'aoriste sans *ad*, l'usage de la voix passive sans le complément d'agent, sont autant de fait à décharge, autant de faits salutaires pour un usage impeccable (au sens premier du terme) de la langue.

- c. les prépositions peuvent être l'instrumentale « *s* », la comitative « *d* », avec une nette dominance de l'instrumentale, sachant qu'on peut avoir dans cette fonction d'autres prépositions encore.

Le caractère facultatif du « *i* » en relative non-primaire ne semble pas l'option dans l'œuvre de Belaïd : mieux ou pire, comme peuvent l'attester les exemples pris dans l'œuvre, il y a redondance, à l'image de ... *i deg izzan iswi* [que dans que ils plantèrent le but] « dans lequel on fixa le but » (LounesMatoub) ; ... *i s igemmen yirgazen*[que avec que ils croissent les hommes] « avec le(s)quel(s) croissent les hommes » (Cherif Kheddami). Un style minimal (minimaliste ?), comme le suggère un collègue⁶, voudrait qu'en relative non-primaire le support de détermination tout simplement omis, comme le suggéreraient les exemples attestés suivants :

- *Win mi hkiy ad d-yehku kter.* [celui qui je raconte racontera plus] « celui à qui je raconte m'en raconte plus » (*mi* au lieu de *iwimi*)
- *Anda-tt tirrugza s ttzuxunt tuddar ?*[où-elle la virilité avec elles friment les villages] « « où est la virilité dont se prévalent les villages ? » (*sau* lieu de *i s i*)
- *Yezziif, yessawen ubrid d-newwi.* [il est long, il est escarpé, le chemin nous avons pris] « il est long et escarpé, le chemin que nous avons pris. »(Ø au lieu de *i*)
- *Terwiḍ tamurt deg nemlal.* [tu brouillas le pays dans nous nous rencontrâmes] « tu as brouillé le pays dans lequel nous nous sommes rencontrés »(*deg* au lieu de *i deg i*)

Mais comme l'illustrent les exemples ci-dessous, relevés dans l'œuvre, la masse sonore est maximale, à la limite, me semble-t-il, de définir un style :

- *D tamemt d qedran i s i d-yesban lbaraka-s* [c'est le miel et le goudron que avec que il montra sa bénédiction] « c'est avec du miel et du goudron qu'il montra sa bénédiction » (p. 137)
- *Lakin, d acu i s ara tt-yamen bnadem...*[mais, c'est quoi que avec il la croirait la personne] « mais de quoi la croirait-on ? » (p. 28)
- *... imi d wagi i d isem-is i s i t-tessen yak tmurt...* [puisque c'est celui-ci que c'est son nom que avec que elle le connut tout le pays] « puisque c'est sous ce nom qu'il est connu de tout le pays » (p. 43)

⁶ Abdelaziz Berkai (communication personnelle). Ne tenir compte que de la préposition, devenue ici "postposition", est un fait comparable au traitement de la relative en anglais : *The house you built is nice* vs *This is the innovation that excites*.

En dépit de cet usage maximaliste de la relative, la structure de cette dernière demeure intacte, contrairement à ce qu'il en est dans les usages actuels relevés dans la pratique des journalistes de l'audiovisuel⁷.

1. L'aoriste sans la modalité *ad*

Aspect en perte de vitesse, voire en voie d'extinction -sauf en certains contextes- en kabyle, contrairement à ce qu'il en est en *tamaheq* et en tacełçhit, par exemple, cet aspect semble mis à l'honneur par Belaïd. Employée abondamment, cette forme se présente, en effet, en certains contextes imprévisibles⁸, y compris en début d'énoncé, comme le montrent les exemples suivants :

- *Ihun Rebbi, afey nnuba n tlawin tcedda ššbeh* [il s'attendrit Dieu, je trouvai le tour des femmes elle passa le matin] « heureusement, je trouvai que le tour des femmes avait déjà eu lieu le matin » (p. 17)
- *Fkiy-as yecceel ; ceceley ; yin'-ak :...* [je lui donnai il alluma; j'allumai ; il dit] « je lui tendis le feu le feu... ; j'allumai ; puis il dit... (p. 26)
- *Yerna lhaşun, niy nekk ula d isem-iw ulayyer t-tissined* [en plus de toute façon, c'est que moi même mon nom ce n'est pas la peine tu le connais] « et puis pardi, n'est-ce pas qu'il t'est inutile de connaître mon nom ! » (p. 25)
- *Win ur nessin ara Tadadact, yemlil-itt-id, yili wi^as-yennan : ...* [celui qui ne connaît pas Tadadacht, il la rencontrerait, serait-il qui eut dit...] « Que celui ne connaît pas Tadadacht la croise et que quelqu'un lui dise... » (p. 39)
- *Izeddi yexdem akken* [il passerait il ferait ainsi] « et il fit ainsi [qu'elle le conseilla] » (p. 44)
- *D tidet, ula amek yawi bnadem Bu Leytuţ d amestajer.* [c'est la vérité, il n'y a pas comment il emmènerait l'homme Bouleghtout c'est un salarié] « C'est vrai, il est impossible de prendre Bouleghtout comme salarié. » (p. 44)

⁷ Dans une communication intitulée *uguren n usenfali deg tutlayt n tyamsa* [Problèmes d'expression dans la langue de la presse], présentée au séminaire de formation des journalistes de langue amazighe (HCA, Alger, septembre 2015), j'ai dressé un long "réquisitoire" contre ce que j'ai appelé entorses à la langue faites par des journalistes ne maîtrisant pas leur langue et qui ont été formés dans une autre langue (principalement en langue arabe, accessoirement en langue française). Au-delà des problèmes relatifs au *message*, ces entorses faites au *code*, peuvent relever des différents niveaux de la structure linguistique (phonétique, (morpho) syntaxe, lexico-sémantique). Le traitement de la relative représente un des grands problèmes d'expression (cf. Gardes-Tamine, 1998 : 76)

⁸ On pourrait s'intéresser aux questions stylistiques dans cette œuvre, et la question de l'usage de l'aoriste sans la modalité *ad* serait intéressante à étudier.

- *Yeḍḥu-d d ayen yelhan ney d ayen n dir, winna d netta i yettebbiren* [il deviendrait c'est ce étant bien ou c'est ce de mal, celui-là c'est lui qui commandant] « Que ce soit du bien ou du mal, en ceci c'est Lui [Dieu] qui commande. » (p. 48)

Cette forme aspective, qu'on qualifie pourtant de forme dépendante, apparaît normalement à partir du second verbe de l'énoncé, comme une sorte d'aspect "enchaîné" (cf. Bentolila : 151 et sq.), apparaît en contexte ultime, c'est-à-dire en début d'énoncé. Par-delà son ancienneté, donc son obsolescence aux yeux de certains, force est de reconnaître le caractère sublime, recherché de cet usage de cette forme (aoriste sans la modalité *ad*), qui, mise ou remise à l'honneur par Belaïd, peut en effet être, dans une perspective d'aménagement, une solution pour l'équivalent de l'expression de l'hypothèse : *yili...* pour *supposons que...* ou à *supposer que...* [verbe + subjonctif]

L'usage des prépositions *deg* et *seg*

Le problème ici est la confusion de deux prépositions, et consiste précisément en l'emploi de la préposition inessive *deg* à la place de la préposition d'origine *seg*. Autant ce problème n'en est pas un quand il s'agit de parler dans lesquels l'opposition est inexistante, dans lesquels *eg* représente les deux valeurs, autant la confusion peut paraître étrange, d'autant plus étrange que des contre-exemples existent. En effet, à côté d'énoncés comme

Abernus ulac, am win kan ara yewten ad iceddi si tmazirt s axxam. (p. 22)

La ak-qqaren si tura yebda ihedder. (p. 27)

Dans lesquels on relève la préposition *seg* [si], l'œuvre pullule d'exemples où *deg* supplante *seg* (on en compte plus de 30 dans notre corpus, parmi lesquels on relève ceux où coexistent deux prépositions : la fonction d'origine *deg* et la fonction destinative *yer,alamma.*), comme dans :

- ... *is i tgalay di ssbeh alamma d tameddit...*[que avec que je jure dans le matin jusqu'à c'est le soir] « par quoi je jure du matin au soir » (p. 11)
- *Di tmurt-is ur yessin ara di læerc-is akkin.* [dans son pays il ne connaît pas dans sa tribu au-delà] « Il ne connaît pas son pays au-delà de sa tribu. » (p. 12)

- ... *yerra-tt d urfan, di syin yerra ttar s tsusmi...* [il la rendit c'est la colère, dans de là il rendit vengeance avec silence] « il s'adonna à la colère puis se vengea en silence. » (p. 13)
- *Ad yeffey di syin dya si tewwurt tissnat...* [il sortirait dans de là précisément de la deuxième porte] « De là il sortira par la deuxième porte. » (p. 17)
- *Deg yidarren almi d aqerru tdel-it rrd*a [dans les pieds jusqu'à la tête elle le couvrit une toile] « Des pieds jusqu'à la tête, le couvrait une toile. » (p. 20)
- *Disyin, eezmey ad şubbeyyerubrid...* [dans de là, j'entrepris je descendrais vers la route] « De là j'entrepris de descendre vers la route. » (p. 20)
- *Ddmey-d yiwet di sebca u sebain n tewriqin-nni ttawiy yid-i* [je soulevai une dans les soixante-dix-sept feuilles je porte avec moi] « Je pris une des soixante-dix-sept feuilles que je portais sur moi. » (p. 24)
- ... *yiwet deg-sen, Ssi Ccrif, nemxalađ nekk yid-s...* [un dans eux, Si Cherif, nous sous sommes fréquentés moi avec lui] « L'un d'entre eux, Si Cherif, nous nous fréquentons lui et moi. » (p. 28)
- *Di seg-s yer da, uyalen gezzmen deg wawal...* [dans de lui vers ici, ils devinrent ils coupent dans la parole] « et depuis, ils finirent par écourter le mot... » (p. 31)
- ... *walakin deg wass-nni yeceef* [mais dans ce jour-là il s'est repenti] « mais depuis ce jour-là il n'eut plus envie de recommencer. » (p. 35)
- *Deg yidarren alamma d aqerru, tekkaw, teqqur...* [dans les pieds jusqu'à la tête, il s'est desséchée, elle a durci] « Elle était sèche, desséchée de la tête aux pieds. » (p. 39)
- *Di tqejjirin-is alamma d iyesmaren-is, ala iysan kan ara tettwaliđ ttembiwilen* [de ses pattes jusqu'à ses mâchoires, sauf des os seulement que tu verrais ils bougent] « Des pieds jusqu'aux mâchoires, tu ne verras bouger que des os. » (p. 39)
- *Kra n wayen yexdem d tafellaht deg yid alamma d id...* [chose de ce il fit c'est l'agriculture dans la nuit jusqu'à la nuit] « tout ce qu'il a peiné dans les champs du petit matin jusque tard dans la nuit... » (p. 43)
- *A Rebbi, ma ttaken-as cwiť-nni n lqut i s ur yettmettat ara di laž.* [ô Dieu, si ils lui donnent ce peu de nourriture que avec il ne meurt pas dans la faim] « C'est à peine s'ils lui donnent assez de nourriture pour qu'il ne meure pas de faim. » (p. 43)
- ... *yetteic kan deg wass yer wayeđ am uzger...* [il subsiste seulement dans le jour vers un autre comme un bovin] « Il se contente de vivre au jour le jour comme une bête. » (p. 46) [calque : *au jour le jour* ?]

Ces énoncés sont comparables à celui que les auditeurs de la Radio kabyle sont sommés d'entendre malgré eux *srid deg*^{yi}*nurarau* lieu de *srid seg*^{yi}*nurar* « en direct des stades », et, en certains contextes les réalisations de Belaïd ressemblent étrangement à celles de la ville de Bgayet et de ses environs immédiats : *ffey-d g ssinna* [sors vers ici dans de là] (= *ffey-d di syin*= *ffey-d syin*) « sors de là », la préposition *deg* « dans » étant ici, sinon un cas de nuisance, au moins un cas de redondance.

L'énoncé à deux subordonnants *γas ... lakin ...* « même si ... mais... »

Le problème ici est l'omniprésence d'énoncés à deux propositions et dont chacune des deux est introduite par un subordonnant : la subordonnée, obligatoirement en première position, introduite par *γas*, *ulamma* et la principale, obligatoirement en seconde position, introduite par *lakin*, *walakin*, etc. Il existe en kabyle, comme c'est le cas en arabe ou en français, des énoncés à deux propositions introduites chacune par une sorte subordonnant, et dont le supposé subordonnant de la pseudo-principale n'a pas une fonction véritablement utile, en ce sens qu'il est superflu, comme le montre l'énoncé *Limer i^asen-yehwi, tili swan* « s'ils le voulaient vraiment, ils boiraient ». Dans ce cas, où *tili* (*yili, yalli, talfi*) introduit une proposition irréaliste, irréalisée, il se pose comme l'équivalent kabyle du conditionnel français et est l'équivalent du *la*— arabe suivi immédiatement de l'accompli. Cette fonction peut paraître superflu mais, bien qu'elle exprime l'irréel, elle est réelle, bien attestée et trouve sa raison d'être dans le cadre d'un énoncé hypothétique quelle qu'en soit la forme.

Mais l'énoncé à deux propositions dont la subordonnée est introduite par la concessive *γas* « même si, bien que » ne semble pas nécessiter dans sa proposition principale un subordonnant — *lakin, walakin, meena, meeni, lameena*, etc. « mais », une sorte de connecteur sémantique auquel les puristes substituent de façon quasi-systématique la forme *maca*, comme dans *γas ddren i laz, maca ur asen-yefki wul-nsen ad akren*. [même s'ils vivent à la faim, mais il ne leur donna leur cœur ils voleraient] « Bien qu'ils vivent, leur conscience leur défend de voler. »

L'œuvre de Belaïd est parcourue d'exemples dans lesquels on relève ce genre d'énoncés, à côté d'exemples à syntaxe « normale », sans appui dans la proposition principale. En fait, dans ces énoncés avec appui, tout se

passé comme si cet appui était une sorte de connecteur sémantique qui, en dépit de sa présence, rend la proposition qu'il introduit susceptible d'être une proposition indépendante, comme on peut le voir dans les exemples suivants :

- *Ulamma yebæed fell-i d ddeqs, lakin walay : d taddart* [même si il est éloigné sur moi c'est beaucoup, mais je vois : c'est le village] « Même s'il se situe très loin de moi, je vois : c'est un village. » (p. 12)
- *... yas ur texdim yer hedd, ur temtir hedd, lakin ur yezri bnadem amek tekkat s ta trennu s ta...* [même si elle n'a travaillé chez personne, elle n'a mendié personne, mais il ne sait l'homme comment elle frappe avec celle-ci elle ajoute avec celle-ci] « Bien qu'elle n'ait travaillé pour personne, bien qu'elle n'ait mendié auprès de personne, nul ne sait comment elle se débrouille... » (p. 46)
- *yas tettef kan akken di nmmara-s, lakin ihder-d was sideg i astewwed tfidi s iyes...* [même si elle tient seulement ainsi dans son entêtement, mais il se présenta le jour que-dans que elle arriva la meurtrissure vers l'os] « Bien qu'elle s'obstine dans son entêtement, le jour est arrivé où la meurtrissure a atteint l'os. » (p. 46)

Dans la même œuvre pourtant, on relève des exemples dans lesquels ce subordonnant-connecteur est absent sans que la phrase ne perde de son sens :

- *... ulamma lhiy s leeqel, zriy anda ulac yakk, tameddit ad ssiwdey.* [même si je marchai avec sagesse, je vois où il n'y a rien du tout, le soir je ferais arriver] « Même si je marchais lentement, je savais que j'arriverais au plus tard le soir. » (p. 12)
- *yas tettef deg wawal-is yef waken tdebber i urgaz-is, tugi ad astemmed ...* [même si elle tient dans sa parole sur comment elle commanda à son homme, elle refusa de le laisser faire...] « Bien qu'elle tint parole en ce qu'elle conseilla son époux, elle refusa de le laisser faire... » (p. 46)
- *yas d timmetrit, axir ad truheed yer lberrani wala ad temmetred dagi* [même si c'est la mendicité, mieux tu irais vers l'étranger plutôt tu mendierais ici] « Si tu es réduit à mendier, mieux vaut le faire à l'étranger plutôt que de mendier ici. » (p. 48)

Une preuve que ce supposé subordonnant qui introduit la principale est un connecteur sémantique, celui-ci faisant de celle-là une proposition indépendante, ce sont ces exemples tout à fait représentatifs de l'expression réelle :

- *Lakin, mi akken tebda εeqley taqubbet tduref akka cwiṭ, meḥsub d taqernit kan...* [mais, quand ainsi elle commença je reconnus la coupole elle fut à l'écart comme cela un peu, presque c'est extrême seulement] « Mais, au tout début déjà je reconnus le dôme un peu à l'écart, presque isolée. » (p. 12)
- *Lakin, d acu is ara tt-yamen bnadem...* [mais, c'est quoi que-avec que il la croirait l'homme] « Mais en quoi la croirait-on ? (p. 28)

Divers

Dans ce chapitre, nous rendons compte de certains faits linguistiques divers, relevés dans l'œuvre mais dans des proportions moindres que ceux dont il est question ci-dessus. Ce sont :

a) l'emploi de l'auxiliaire de prédication nominale **d** en contextes imprévisibles, notamment dans le complexe **d lmaḍi**, équivalent approximatif de l'adverbe d'intensité *tout à fait*.

Si on sait d'autres emplois du prédicateur nominal **d**, qui ne sont que des emplois superflus, comme c'est le cas en kabyle et en chaoui, Belaïd semble s'en être inspiré, comme le montrent ces exemples :

- *Yeqqim-as-d kan yisem-nni i as-gan d arrac ass amezwaru...* [il lui resta seulement ce nom que ils lui firent **c'est** les enfants le jour premier] « Il ne subsiste que le nom que les enfants lui ont donné le premier jour. » (p. 31)
- *Tfehmed kan d ara as-yay awal* [tu compris seulement **c'est** que il lui prendrait la parole] « Tu comprends que nécessairement il lui obéira. » (p. 44)

Le prédicateur nominal **d** est aussi utilisé pour renforcer un adverbe d'intensité et le syntagme **d lmaḍi**, bien attesté dans l'œuvre, vient dans ce cas supplanter l'unité **maḍi** « tout à fait » / « du tout » / « à fond ».

- *... nekk walay-t ur yessin d lmaḍi ula d lextuṭ ...* [moi je le vis il ne connaît **c'est du tout à fait** même pas c'est les lignes] « Moi je vis qu'il ne savait pas même tracer une ligne. » (p. 24)
- *... iqεεεed-itt akken ur tettembiwil ara d lmaḍi* [il la stabilisa ainsi elle ne bougerait pas **c'est tout à fait**] « Il la stabilisa de manière à ce qu'elle ne bouge plus. » (p. 26)

b) l'emploi de la préposition **n** (possession, matière, instrument, provenance, etc.) dans des contextes aussi imprévisibles, comme le montre l'exemple :

- *Ur yesei ara n wul is ara as-yexdem kra.* [il n'eut pas **de** le cœur que-avecil ferait quelque chose] « Il n'a pas le cœur à faire quoi que ce soit. »(p. 33)

Tant pour le prédicateur *d* « c'est » que pour la préposition *n* « de », ces ajouts fonctionneraient comme une sorte de renforcement, peut-être à l'image du subordonnant-connecteur sémantique *lakin* (*maca*).

c) l'emploi de la forme nominale au lieu de la forme verbale, cas marginal, à mon avis, d'influence du français, comme le montrent les deux exemples :

- *Daynetta, s wergigi, udem-is d awray am lmeget, yeldi-d imi-s s bessif...* [alors, avec tremblement, son visage est jaune comme un mort, il ouvrit sa bouche avec difficulté...] « Alors, en tremblant, le visage pâle tel un cadavre, il ouvrit difficilement la bouche... (p. 36)

- *Daynetta, aqendur-nni-ines ad t-tseqləq ačhal ideg t-yelsa, ma temnyyam ney d xemseṭṭac ney d aggur, ala s leḥsab n wakken iyurres.* [alors, sa robe-là tu la reconnaîtrais combien que-dans il l'a mise, si huit joursou **c'est** quinze ou **c'est** un mois, seulement avec le compte de comment elle est raide.] « Alors, tu devinerais depuis quand il a mis sa robe, huit ou quinze jours ou un mois, rien qu'en la voyant répugnante et raide. » (p. 31),

exemples dans lesquels *s urgigi* et *s leḥsab* seraient des succédanés d'équivalent respectifs du gérondif *en tremblant* et du syntagme nom + participe passé *compte tenu* ; ce qui montre que bien que Belaïd écrive dans un kabyle authentique, en certains contextes, le calque se présente à lui et se décline comme un fait inévitable et semble nous dire que nul n'y échappe, quand bien même on serait un Belaïd Ait-Ali.

d) enfin une curieuse forme de pluriel : *tukerḍat* de *tukerḍa* « vol » / « chapardage » (p. 16), comparable à un pluriel tout aussi curieux, *tyawsat* de *taṭawsa* « chose », pluriel constamment usité par un animateur aurésien de la radio chaîne 2. Pourtant la forme canonique —*iwin* est attestée dans le dictionnaire kabyle-français de Jean-Marie Dallet, tant pour le premier :

tuk^werða / tuk^werðiwin(p. 417) que pour le second : *tayawsa / tiyawsiwin*(p. 632)

Tout récemment, des collègues de l'université de Tizi-Ouzou soutenaient que cette forme de pluriel était attestée, comme ils soutenaient que le déterminant *yal* « chaque, tout... » pouvait déterminer un nom au pluriel. Quant à moi, je reste convaincu que ces usages, qui sont l'œuvre de journalistes formés en langue arabe, sont des entorses à la langue que nous ont léguée nos Anciens.

Conclusion

Au terme de cette incursion, brève mais combien passionnante, dans l'œuvre de Belaïd Ait-Ali, le désormais roman *Lwali n udrar*, osons dire à propos des faits relevés et examinés même de manière succincte, que ces faits constituent, quoi qu'on dise, un certain écart par rapport à un usage « normal » de la langue. Nous avons vu qu'à côté des exemples objet de cet examen, l'auteur a usité d'autres exemples qu'on peut qualifier d'antidote. Il en résulte une certaine difficulté à trancher en faveur d'une hypothèse précise, vu la complexité de l'écriture de Belaïd ; on pencherait, faute de mieux, à une multiplicité des hypothèses : il s'agirait d'une écriture dans un kabyle authentique hérité de ancêtres immédiats, émaillée par des écarts puisés dans un usage qui serait marginal, avec des influences extérieures (cas de la langue française). Une chose est certaine : devant ces influences extérieures, que je qualifierais volontiers d'*indices à charge*, qui méritent d'être relevés, il faudra saluer l'usage d'autres faits linguistiques, *indices à décharge* ceux-là, et qui sont des indices de l'oralité dont Belaïd a usé abondamment. A approfondir.

Références bibliographiques

- Abrous Dahbia, 1991 : « A propos du kabyle utilisé dans la presse écrite », *EDB*, 8, p. 175-186. AtËli Beleid, *Lwali n udrar (ungalamezwaru s tmaziyt)*, Tira éditions, 2012.
- Bentolila Fernand, 1981 : *Grammaire fonctionnelle d'un parler berbère, Aït Seghrouchen d'Oum Jeniba (Maroc)*, Paris, SELAF, p. 151 et sq.
- Chaker Salem, 1983 : *Un parler berbère d'Algérie (Kabylie), syntaxe*, Aix-en-Provence.
- Chaker Salem, 1996 : *Manuel de linguistique berbère - II : Syntaxe et diachronie*, Alger, ENAG.

Quelques particularités linguistiques dans l'œuvre de Belaïd Ait-Ali

- Dallet Jean-Marie, 1982 : *Dictionnaire kabyle-français*, Paris SELAF.
- Martinet André, 1979 : *Grammaire fonctionnelle du français*, Paris, Crédif.
- Gardes-Tamine Jöelle : *La grammaire, 2. Syntaxe*, Paris, éd. Armand Colin, col. Cursus, 1990/1998, p. 76.
- Penchoen Thomas, 1973 : *Etude syntaxique d'un parler berbère (Aït Frah de l'Aurès)*, Napoli, StudiMagrebini.
- Moreau Marie-Louise, 1997 : *Sociolinguistique, concepts de base*, Madraga.